N° 683. VENDREDI 20 JUIN 1862. 7me année

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal parait les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 » francs par an. » » 14 » » six mois. » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et Cie, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul designé pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et Cie, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

19 juin 1862.

La discussion générale du budget a été clôturée hier au Corps législatif après les discours de MM. Picard, Magne, Granier de Cassagnac, Roques-Salvaza, Vuitry, Darimon et Leroux. Les budgets des ministères d'État, de justice et des affaires étrangères ont été adoptés.

Le Corps législatif a aussi entendu lecture du rapport sur l'ouverture de deux crédits, l'un de 7 millions au ministère de la guerre, l'autre de 8 millions au ministère de la marine, pour l'envoi de renforts au corps expéditionnaire du Mexique. Ce projet a été voté par acclamation, sous l'impression du même sentiment patriotique dont le pays tout entier est animé.

Une grande activite règne en ce moment dans tous nos ports pour activer l'embarquement des troupes destinées au Mexique. Ainsi, à Toulon, dix vaisseaux à vapeur et quatre grands transports se préparent à porter des renforts en hommes et en matériel. Des informations d'Italie apprennent que le *Gomer* et le *Descartes*, attendus à Civita-Vecchia, devaient prendre deux régiments et le 20e chasseurs en garnison à Rome, désignés pour aller renforcer le corps expéditionnaire. Le *Monde* annonce en outre le départ du 1er régiment de zouaves pour la même destination.

Il a été tenu aujourd'hui, aux Tuileries, un conseil des ministres présidé par l'Empereur. On annonce pour demain une réunion du conseil privé.

On attend pour demain la publication, par le *Moniteur*, du rapport officiel sur l'affaire de Guadelupe.

Les dépêches de Russie présentent ce pays comme étant de plus en plus tourmenté. Outre tous les embarras produits par l'abolition du servage, des conspirations dans l'armée, parmi les nobles, dans les écoles sont le résultat d'une lutte violente entre le parti panslaviste et le parti allemand qui est celui de la cour et de l'administration.

Les incendies de Saint-Pétersbourg se rattachent à tout un plan de ces conspirations. Le parti panslaviste veut forcer le czar à quitter cette ville pour transporter la capitale à Moscou. Les chefs du complot disent : de même que nous avons sacrifié Moscou contre les Français, nous sommes decidés à sacrifier Saint-Pétersbourg contre le parti allemand qui gouverne la Russie.

Un journal anglais, le *Shipping and Mercantile Gazette*, du 16 juin, annonce qu'une revolution aurait éclaté à Saint-Petersbourg.

Le *Constitutionnel* affirme que cette nouvelle est fausse. Des depêches télégraphiques du 17 ne parlent même pas d'agitations dans cette capitale.

J. REBOUX.

Les préoccupations que causent en Angleterre les affaires d'Amérique vont être très prochainement, dans la Chambre des communes, l'objet d'interpellations positives et categoriques. Lord Montagu annonce que, « au premier jour, » il appellera l'attention de la Chambre sur l'indemnité allouée par le gouvernement mexicain aux sujets anglais. De son côté, M. Hopwood a declaré que le 1er juillet il présenterait une resolution tendant à proclamer qu'il est du devoir du gouvernement de s'efforcer de terminer, par son intervention âmicale, la guerre d'Amérique.

L'*Indépendance Belge* cite une lettre de la Nouvelle-Orleans qui dit que l'on voit sans cesse flotter sur le Mississipi, emportes par le courant, des debris de coton qui y ont été jetes par les planteurs du Sud, et dans la campagne même on aperçoit au loin le reflet des incendies qui devorent ce qui n'est pas detruit par l'eau. On ajoute que la capitale de la Louisiane est à peu près vide d'hommes valides : tous sont dans les armées confedérées ; il ne reste plus que les femmes, les vieillards et les enfants.

Angleterre.

On écrit de Londres, 16 juin, au *Moniteur* :

« La résolution du cabinet anglais, annoncée par lord Palmerston et le comte Russell dans la Chambre des communes de vendredi soir, de n'offrir, quant à présent, aucune médiation aux Etats belligérants d'Amérique, est tout à fait conforme à l'opinion publique, qui est profondément convaincue de la parfaite inutilite et des efforts probablement désastreux qu'aurait une pareille demarche de la part de l'Angleterre. C'est dans la gêne, que le fardeau des impôts va occasionner dans le nord et dans l'ouest des Etats-Unis et dans le danger de la famine que l'on redoute dans le Nord, que l'on voit en Angleterre l'espoir le plus fondé de la paix. Des lettres particulières assurent que la guerre n'a maintenant pour elle que les fournisseurs, les journalistes et les partisans fanatiques de l'opinion anti-esclavagiste, et affirment que, dès que le congrès, par l'adoption de la loi de l'impôt, en aura mis les frais à la charge de la communauté, son impopularité sera generale.

» Un projet d'une certaine importance pour l'Algerie vient de se produire, à Londres sous la forme d'une societe au capital d'un million sterling pour la culture du coton dans un district situé sur le bord de la mer, à une certaine distance d'Oran, et l'irrigation de ce district par les eaux des rivières Habra et Sig. M. Caird, membre du parlement, un des plus éminents agriculteurs anglais qui a fait, dans ce but, un voyage en Algerie, a publié un rapport très favorable à cette entreprise. »

Russie.

Toutes les correspondances de Saint-Pétersbourg contiennent des détails affligeants sur les nombreux incendies qui se déclarent chaque jour dans differents quartiers de la capitale.

On attribue ces sinistres, dans le public, à un parti politique. Dans tous les cas, il est difficile d'admettre que le hasard en soit la seule cause.

La police redouble de vigilance.

Le gouvernement est vivement préoccupé.

Voici ce qu'on écrit à la date du 12 juin :

« Des incendies terribles continuent à ravager la capitale.

» Le 3 et le 4, le faubourg Ochta a été mis en cendres ; les pertes sont evaluées à un million et demi.

» Le 4 seulement, on a constaté quatre incendies *dans trois quartiers différents* et par un vent terrible. Un cinquième a eu lieu la nuit suivante.

» Le 9 juin, à cinq heures de l'après-midi, le feu fut encore signalé dans la cour d'Apraxia, tandis que le vent d'ouest soufflait avec une violence inouie. Tout le quartier occupé par les cours Apraxin et Shoukine, le long de la ruelle Tsihermschen et de la Hadowaga avec tous les bâtiments en bois et en briques n'est qu'une masse de ruines fumantes encore.

» Le 9 aussi, vers le soir, le palais du ministère de l'intérieur prit feu. Le troisième et le second etage ont été la proie des flammes ; le premier seulement a pu être epargné. Presqu'en même temps, de l'autre côte de la Fontanka (bras de la Neva) le feu éclatait aux bâtiments en bois situés derrière le pont de Tchernichew et portait ses ravages jusqu'au Newski prospekt.

» On ne sait à quoi attribuer ces nombreux sinistres. Sont-ils dus à des malheureux hasards ou sont-ils dus au crime ? On n'a encore rien decouvert qui justifie cette dernière assertion. »

Mexique.

On écrit de Mexico, 9 mai, au *Times* :

« Le 24 avril, les Français se mirent en marche, et dans l'après-midi du 28, arrivèrent en vue des forces mexicaines, que commandait Zaragoza, posté sur les Cumbres de Alculcingo. La position est reellement très forte. Une pente graduee conduit d'Orizaba au pied de ces Cumbres (hauteurs), et la route s'élève par une suite de zigs-zags jusqu'au sommet, et là commence le plateau, au centre duquel est situé Puebla. Du sommet de ces hauteurs, un canon balayait toutes les approches par lesquelles les Français devaient s'avancer, et une force determinée pouvait reussir, dans une telle position, à disputer le passage à une armee. Zaragoza, dans sa depêche, affirmait qu'il n'entrait pas dans son plan de s'etablir dans cette position. En tout cas, quelques fusées lancees par les Français au milieu des Mexicains étonnes, paraissent avoir eu l'effet desiré.

» Zaragoza se retira sur Puebla, laissant, dit-on, 17 canons et 200 prisonniers entre les mains de ses adversaires. On servit aux prisonniers un bon repas, luxe dont les pauvres diables n'avaient pas joui depuis plusieurs jours, et on les renvoya chez eux chacun avec un dollar dans la poche. Le 5 mai, l'avant-garde des forces françaises apparut en vue de Puebla, et un corps de zouaves, que commandait un colonel, fut envoyé pour reconnaître le Cerro de Guadalupe, colline qui commande la ville, laquelle avait ete puissamment fortifiée et occupee par 4 à 5,000 Mexicains.

» Le colonel français, se méprenant sur la force qu'il avait devant lui, et ne connaissant pas l'existence de formidables remparts qui avaient été éleves, pensa qu'il pourrait s'emparer de la hauteur, et alors, convertissant son expedition de reconnaissance en un assaut, il conduisit aussitôt sa brave petite troupe à l'attaque.

» Les Mexicains qui, si leurs officiers ne les abandonnent pas, se comportent bien derrière des remparts, s'abstinrent de tirer jusqu'à ce que les Français fussent à quelques mètres des retranchements, puis ils ouvrirent un feu de mitraile et de mousqueterie.

» Les Français, mollissant sous cette réception inattendue, se retirèrent, puis ils se formèrent de nouveau, et avec leur fougue habituelle, ils se ruèrent de nouveau contre les remparts. Toute leur bravoure cependant ne put rien contre la puissance de la position, contre la supériorité du nombre et les ravages de l'artillerie ; ils furent une seconde fois repoussés. Ayant perdu leur colonel et plusieurs hommes, ils commencèrent à se retirer. Un corps de cavalerie fut envoyé pour leur couper la retraite ; mais ils se formèrent en peloton carré de 3 ou 4 hommes, et se tenant ainsi dos à dos ils effectuèrent leur retraite vers le corps principal, sans aucune perte nouvelle, en causant, d'après toutes les versions, des pertes considérables à l'ennemi.

» Le rapport de Zaragoza ferait croire que l'attaque était générale contre sa position, et que plus de 4,000 Français étaient engagés. Il estime leur perte à 1.000 hommes et la sienne à 300. Cela est, assurément, une grosse exagération. Il a fait 25 prisonniers qui, emportés par leur ardeur à l'attaque, se sont precipités dans les embrasures et, n'etant pas soutenus, ont été ecrasés par le nombre. Je crains pourtant que la perte des Français dans cette malheureuse affaire, ne s'élève en tues, blesses ou disparus, à 300 hommes.

» Le général de Lorencez, d'après tous les rapports, n'est arrivé que le lendemain avec le gros de son armée. Il a ete profondement chagriné de cet échec qui, en donnant une fausse confiance aux Mexicains, peut faire verser beaucoup de sang.

» Il a ordonne la retraite sur Amozoc, et beaucoup croient qu'il la continuera jusqu'à Orizaba, où il a laissé ses malades, et où l'on pense qu'il restera jusqu'à l'arrivee des renforts. Le long sejour des troupes dans la Tiera Caliente a engendré des maladies qui se développent aujourd'hui d'une manière effrayante ; il y a des centaines d'hommes dans les hôpitaux.

» Les chefs reactionnaires, si prompts à promettre assistance, ont fait faux bond à l'heure du besoin. On dit aujourd'hui, et le fait ne me parait pas douteux, qu'ils

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 20 JUIN 1862.

— N° 10. —

Un cœur de femme.

CHAPITRE VIII. (Suite).

A ces mots, il quitta sa femme, qui courut mettre la dernière main à l'appartement, aussi elegant que commode, préparé par elle pour Elise et Mme Herbelin. Elle était si heureuse de les recevoir ! rien ne lui paraissait assez beau ni assez confortable pour elles.

Puis elle habilla elle-même ses enfants et prit plaisir à les parer de son mieux. Elle voulait que tout dans sa maison eût un air de fête et réjouit la vue de sa mère et de sa sœur chéries.

Mais cet air de fête, où était-il plus vivement empreint que sur ses traits ? Son front serein, son œil resplendissant, son sourire radieux offraient l'image du bonheur. Et ses deux beaux enfants, la voyant si contente, sautaient de joie autour d'elle et demandaient, de minute en minute, quand donc arriveraient leur grand'maman et leur bonne tante Elise.

Enfin, leur voiture entra dans le porche, et, à l'instant même, père, mère, enfants furent au bas de l'escalier pour les recevoir. Il était l'heure de dîner ; on se mit gaîment à table, et toute l'après-midi se passa en conversations animees et en légers travaux de mains. Vers le soir arrivèrent deux personnes que l'on retint à souper : c'etaient M. Vermon, fonctionnaire public d'un ordre subalterne, et sa fille ainee, Lucie, jeune personne de dix-sept ans, à la figure agreable, aux manières reservées et timides. Elle venait pour la première fois chez Suzanne, qui, l'ayant rencontree dans quelques reunions, avait vivement engage son père à la lui amener. Avec leur grâce et leur affabilite ordinaires, Elise et Suzanne l'eurent bientôt mise à son aise. Elles possédaient toutes deux le talent de la véritable femme du monde, ce talent de parler à chacun le langage qui lui convient, de découvrir le sujet de conversation le mieux approprié aux goûts, aux habitudes, au degré d'intelligence et de culture de leurs interlocuteurs. Elles firent causer Lucie, qui se retira enchantée d'elles et leur laissa une opinion favorable de sa raison, de sa modestie et de ses mœurs simples et laborieuses.

Il n'était que dix heures ; mais Mme Herbelin se sentait fatiguee, et Suzanne la conduisit à sa chambre. Elise les suivit pour rendre à sa mère les petits services qu'elle lui prodiguait chaque soir ; puis elle passa dans la chambre qui lui etait destinée à elle-même. Elle y trouva Suzanne assise au coin du feu.

« Je t'attendais, chère sœur ; j'ai à causer avec toi.

— De choses sérieuses ?

— Très serieuses.

— En vérité ? arrive donc vite au fait ; je n'aime pas les longs préambules.

— Ni moi non plus ; fais-moi seulement une promesse.

— Laquelle ?

— De ne pas rejeter sans examen la demande que je vais t'adresser.

— Sois tranquille ; si la chose est grave, je réfléchirai avant de répondre.

— Voici le fait ; Maurice a reçu ce matin une lettre de M. Willner. »

Suzanne épiait à la dérobée l'effet que ce nom allait produire sur Elise ; elle la vit rougir légèrement, et, satisfaite, elle poursuivit :

« Il vient d'arriver à Paris à son retour de l'Espagne. Ni ce dernier pays, ni la France, ni la Suisse, n'ont pu le distraire de l'unique pensee qui le préoccupe et le ramène sans cesse vers les bords de la Meuse. Cette pensee, tu la connais, Elise ?

— Oui, dit-elle à voix basse, et une larme de compassion perla au bord de sa paupière.

— Il a eu beau lutter ; ce sentiment est plus fort que lui ; il ne peut plus vivre sans toi.

— Plus vivre sans moi ! murmura Elise avec un sourire fier et triste ; moi, pourtant, il faut bien que je vive sans un autre !

— Toi, Elise, tu es un ange, et ce pauvre Ernest n'est qu'un homme. Toi, tu as renoncé volontairement, tu as fait un noble sacrifice ; car tu étais aimee et tu pouvais continuer de l'être ; tu es entouree, d'ailleurs, des plus tendres affections. Lui, il n'a personne au monde, et si tu rejettes son amour, quelle consolation lui restera-t-il ?

— Tu as raison ; je me suis souvent reproché moi-même mon indifference envers un homme qui la mérite si peu ; mais toi qui a lu dans mon âme, tu sais bien, Suzanne, quelle était la cause de cette indifference.

— Oui, mon Elise ; mais cette cause n'existe plus, n'est-ce pas ? tu me l'as dit toi-même. »

Et Suzanne la regardait avec inquiétude, comme si elle redoutait de se tromper.

« Non, rassure-toi ; je n'ai plus pour Albert qu'une amitie fraternelle.

— Alors qu'est-ce qui t'empêcherait de revoir Ernest ?

— Ai-je jamais refusé de le voir ? Au contraire, je reprendrais volontiers nos conversations si agréables.

— Mais lui, il ne veut pas revenir que tu ne l'autorises d'un mot à faire tous ses efforts pour te plaire et pour obtenir ta main. Sans cela, chère sœur, il y aurait cruauté à lui permettre de vivre si près de toi. Ce n'est pas impunement que l'on s'expose au contact d'une enchanteresse comme Elise. Ne jouons pas avec le feu, dit un sage proverbe.

— Et tu crois que M. Willner a prévu ce danger ; que c'est par prudence...

— Et quand ce serait, il n'y aurait là rien que de fort louable, à mon avis... Mais non, ce n'est pas un motif si personnel qui le retient : c'est la delicatesse, la peur que sa presence ne te soit à charge et ne trouble tes plaisirs.

« Je crains, dit-il, que la vue de mon visage triste n'altère sa sérenite. »

— Noble jeune homme ! pour parler ainsi, il faut aimer reellement ! s'écria Elise, de plus en plus emue.

— Et si tu savais avec quelle réserve il manifeste son désir et quel sentiment profond et respectueux éclate dans sa lettre, tu dirais tout de suite à Maurice de lui écrire ce mot qu'il attend avec anxieté, ce simple mot : « venez ! »

Elise reflechit quelques instants, la tête appuyee sur sa main. Puis, la redressant tout à coup, les yeux pleins de larmes et un sourire angélique sur ses lèvres, elle dit lentement :

« Eh bien, oui, qu'il vienne, qu'il vienne essayer... je ne puis encore rien promettre. Mais j'espère qu'avec l'aide de Dieu je finirai par l'aimer assez pour accepter sa main sans scrupule... Je ne crois pas que j'eprouve jamais de passion pour lui... Qu'importe ! puisqu'il m'aime, il sera heureux de me posseder, et je me sens capable de me rendre digne de cet amour... mais plus tard, plus tard, quand je me serai faite à l'idée d'appartenir à un autre qu'à l'objet de mes premiers rêves.

— Que tu es bonne, ma sœur ! Oh ! comme Ernest va être heureux ! Et quant à attendre, il attendra, j'en suis sûre, non pas avec patience — ce serait trop promettre — mais avec résignation. L'espoir de te posséder un jour et le bonheur de te voir et d'être bien accueilli de toi le soutiendront jusqu'à ce que tu decides de son sort. Ah ! je le connais bien ! je l'ai étudié pendant son séjour ici ! Et je puis t'affirmer que tu ne regretteras pas d'avoir écouté ton bon cœur.

— Peut-on jamais regretter d'avoir fait un peu de bien ? Je crains seulement de lui paraitre fort tiède, de lui donner peu de chose en échange de son affection exclusive.

— Toi, mon Elise, tu lui donneras le plus riche des tresors : ton dévoûment. Ainsi, c'est convenu ; je cours porter cette bonne nouvelle à Maurice. Bonsoir, petite sœur ! dors bien et rêve à l'heureux que tu vas faire ! »

Trois jours après, un jeune homme arrivant de Paris descendait à l'un des premiers hôtels de la ville, changeait de toilette et prenait le chemin de la maison de Maurice. Ce dernier le reçut à bras ou-